A propos de l'abbaye

Autor(en): **Duplan, J.-L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 32

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-221210

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES FEMMES SUISSES ET LES PAYSANNES VAUDOISES

TOUS les milieux féminins sont en effervescence, d'un bout à l'autre de la Suisse.

— Comment, c'est la grève, une grève féminine qui se prépare ? Celle des ménagères, des mères de famille, des employées de banque ou de magasin, des ouvrières de fabrique ? Mais où donc allons-nous ? On n'a jamais vu ça... les femmes en grève !

— Non, non, rassurez-vous. Les ménagères sont à leur poste ; les ouvrières à leurs machines et les patronnes à leur caisse. L'effervescence dont nous parlons n'a rien de révolutionnaire, elle ne vise qu'à préparer « la Saffa », en marge de tous les travaux féminins.

— La Saffa ? Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— C'est la future exposition suisse du travail féminin, en allemand, Schweizerische Ausstellung fur Frauen Arbeit, dont on a fait, pour abréger : Saffa.

Entreprise énorme dont peuvent se faire une idée ceux qui, chaque année, organisent le Comptoir suisse ou prennent part, ici ou là, à toute autre exposition partielle de quelque labeur humain. Et la participation de la femme est si grande à ce labeur ininterrompu et elle s'exerce dans tant de directions et touche de si près à toute l'économie du pays qu'on s'étonne que l'idée ne soit pas née plus tôt.

Cette exposition-là, la première du genre, englobera donc toutes les activités féminines et comprendra douze grands groupes. Elle aura lieu à Berne, en 1928.

Pour réaliser cet effort colossal, une somme de 800,000 fr. est nécessaire, dont 200,000 ont été trouvés dans l'espace de sept mois sous forme de parts de vingt-cinq francs, nominales ou collectives.

Chaque canton organise, comme il lui plaît, sa participation à l'effort commun en tenant compte des idées directrices venant de Berne ; chaque groupe, à son tour, s'ingénie à trouver la meilleure manière d'être représenté et, là encore, il y a lieu de croire que l'exposition réserve des surprises, qu'elle aura un caractère tout à fait spécial, non pas celui du « déjà vu » qui nous étreint dans toutes les manifestations semblables.

De quelle manière l'agriculture vaudoise allait-elle être représentée. C'était un gros souci, car, alors que le travail féminin est apparent dans les arts, dans les métiers, dans l'industrie de l'économie domestique et dans la littérature, celui de la paysanne est lié à celui de l'homme, dans son exécution comme dans ses résultats.

C'est alors que naquit l'idée d'un film agricole, celui dont aujourd'hui chacun parle, à la ville comme à la campagne et bien ailleurs que dans le canton de Vaud.

Ce film est, lui aussi, en voie d'exécution et dans tous nos districts l'intérêt s'éveille autour de sa facture en même temps que se révèlent beaucoup de bonnes volontés.

Mais si l'idée première du film est essentiellement féminine, sa réalisation doit devenir une entreprise d'un intérêt général.

Dès le 1er août, et durant tout le mois, une collecte autorisée par le Conseil d'Etat bienveillant se fera dans tout le canton en sollicitant de chaque donateur la minime somme de vingt-cinq centimes. Les cartes de dix francs sont à recommander aux Sociétés masculines agricoles à la prospérité desquelles la femme collabore aussi directement, aux Sociétés de laiterie (tous les ustensiles étant lavés par les femmes des sociétaires), aux Sociétés d'agriculture et syndicats de tous genres (auxquels tant de femmes veuves sont affiliées), comme à toutes les Associations viticoles ou horticoles qui groupent les travailleurs de la terre.

L'agriculture étant la force d'une nation, tout ce qui se fait en sa faveur et pour la mettre en valeur, renforce l'amour du sol natal, et cet amour grandit celui qui s'y abandonne. Le film agricole vaudois n'est que la glorification du travail des champs. Paysan, mon frère, l'occasion t'est donnée de mettre en valeur, sur l'écran, par la magie du cinéma et pour le plaisir de tes Confédérés, les beautés incomparables de ta petite patrie, ton lac, tes montagnes, tes vallées, tes chalets et tes bois ; donne ton obole joyeusement pour le film de la « paysanne au travail » ; ce sera reconnaître aux yeux de toute la nation, la collaboration qu'apportent à son économie générale ta femme et tes filles.

(Terre Vaudoise.) *A. Gillabert-Randin.*

ELLES AURONT L'AIR VACHES!

NE croyez pas que je plaisante, Mesdames et Mesdemoiselles, c'est très sérieux ; la Mode, la Sainte Mode, veut que, désormais, vous ayez l'air vaches ! Oh ! Ne vous indignez pas, je vous en prie ! Il n'y a aucune injure, ni aucune offense, à s'entendre comparer à l'animal le plus utile, le plus doux, le plus intelligent et le plus sympathique qu'il soit ! Ce sont, très probablement, ces considérations qui ont amené les créateurs de la Mode, à mettre sur le marché des manteaux de fourrures de vache. Eh ! Oui ! Je n'invente pas, j'ai vu cela en vitrine chez un honorable fourreur de la rue de Bourg, où vous pourrez vous aller rendre compte, du visu de vos yeux charmants, que je ne vous dis pas une blague !

Dorénavant, on portera la vache, comme on portait la loutre, la taupe ou le léopard. Les snobs diront à leur dulcinée : « Très chère ! Vous êtes délicieusement vache, aujourd'hui ! » Et la très chère rougira de plaisir ! En voyant passer quelque élégante vedette de la Mode, on ne dira plus : C'est une jolie poule ; on dira : « Quelle belle vache ! » Et nous, nous, les hommes, ce sexe lourd et laid, nous en serons tout bœufs !

Pour moi, je trouve que ce n'est pas bœuf de tirer ainsi parti de la peau de la vache ; et, je ne dirai pas, comme un mauvais plaisant, en contemplant le manteau précité : « La Mode s'avachit ! » Il y a décidément des gens qui ne veulent pas évoluer avec le progrès ; pourquoi donc, les dames seraient-elles plus ridicules de ressembler, de loin, à des vaches, plutôt qu'à des chèvres, des taupes ou des léopards ?

Et, les vaches, ces bonnes et utiles amies de l'homme et du taureau, ce qu'elles vont rire et bondir de plaisir, en voyant la Mode les faire revivre après leur mort ! *Pierre Ozaire.*

A PROPOS DE L'ABBAYE

POUR cette année, elles sont toutes finies : celle de Brenens, celle de Champigny, celle de Duarens, celle de Ducherens qui a fêté son quatre-vingtième anniversaire... Enfin toutes. Les fusils sont silencieux et paisibles, les robes, dans les armoires, méditent sur la fragilité des plaisirs de ce monde, les brisselets sont mangés et tû l'écho des discours et des fanfares. Quant à ce jour malheureux qu'on appelle la St-Capot et qui suit immédiatement toutes les fêtes, personne n'y pense plus.

Je ne crains pas, cependant, de venir parler de l'abbaye, sachant que ce sujet plaît toujours à mes concitoyens et que si, par hasard, quand on en parle, l'un d'eux reste sombre et absorbé, il faut le tenir pour un pauvre malheureux, candidat à l'hypocondrie. Pourtant, il y a pas mal de gens qui, lorsqu'on leur parle d'abbaye, hochent la tête d'un air chagrin, et on ne peut pas leur donner tout à fait tort. Il y a, dans toutes ces abbayes, de ces choses qui ne plaisent pas beaucoup : des garçons qui ont trop bu, des filles qui se font trop remarquer, des disputes, des mots qu'on n'aime pas entendre... Oui, c'est bien dommage, mais que voulez-vous, c'est l'envers de la fête, le côté non réglé et organisé, le côté non patriotique. L'abbaye, dans l'idée de ses organisateurs, est une fête grave et digne, dont il convient de parler sans légéreté. D'ailleurs, que voulez-vous leur donner à la place, aux habitants du village ?... Le théâtre, le concert, le cinéma sont inexistants pour eux. L'hiver dernier, il est vrai, la Société de développement a fait donner, à la grande salle, deux belles conférences, l'une sur les maladies des lapins, l'autre sur les mœurs des Patagons. Mais cela ne suffit pas pour changer les idées... Naturellement, si on disait aux jeunes gens que l'abbaye est une fête grave, ils feraient des yeux tout ronds. L'abbaye, pour eux, c'est vive la joie, les flonflons, la danse, les rires, les carrousels, les roses en papier et les amourettes. On n'y peut rien, les jeunes gens sont comme cela depuis si longtemps qu'il semble impossible de les changer... On a beau leur répéter qu'ils doivent prendre la vie au sérieux et qu'on n'est pas dans ce monde pour s'amuser, c'est comme si on sermonnait un écureuil en lui disant de ne pas tant gambader. Ce qui est curieux, par exemple, c'est que, pour l'abbaye, les papas, les mamans, les grands-papas, les grands-mamans, les vieilles tantes, tout ce monde rajeunit à qui mieux-mieux, oublie ses soucis, ses rhumatismes et ses lunettes et, ma parole, devient aussi frétillant que la volée qui est sortie de l'école à Pâques. Cela crée une ambiance si particulière, qu'un Papou ou un Malais, arrivant en ligne directe de son pays natal, ne manquerait pas de dire, en déposant ses papiers : Tiens, tiens, on voit que vous préparez l'abbaye !... D'abord, ce sont les exilés qui, des quatre points cardinaux, rejoignent le village natal. Au mois de février, déjà, les mamans, les fiancées, les bons amis n'ont pas manqué de leur écrire : L'assemblée de l'abbaye a décidé qu'elle se ferait les neuf, dix et onze juillet, ne pourrais-tu pas t'arranger pour venir ? Et ils se sont arrangés. Pour l'abbaye, on s'arrange toujours. Il y a Evelyne Tauxe qui est femme de chambre à Paris, Ulysse, qui est douanier aux Verrières, le fils à Marc, qui est régent à Brenay... Alors, vous comprenez quelle animation cela donne, quel entrain... Et puis, il y a cet insolite affairement de la population : le charpentier qui cloue le plancher et remplit le village de ses coups de marteau, le régent qui enseigne les chœurs patriotiques, la couturière qui fait les robes, les ménagères qui font les brisselets, les demoiselles qui font des roses en papier, le pasteur, dont l'air préoccupé indique nettement qu'il bichonne un beau sermon... Et puis, voilà la mère Mercet qui, avec un vieux couteau, ôte la mauvaise herbe entre les pavés devant chez eux.

— Hé, Mère Mercet, dit Auguste en passant, ne savez-vous pas verser de l'eau bouillante dessus ? vous auriez bien meilleur temps.

La mère Mercet lève la tête, regarde par dessus ses lunettes.

— Tu comprends, mon garçon, dit-elle, que j'ai l'habitude de faire comme ça... depuis ma première abbaye, que j'avais seize ans, j'ai toujours fait comme ça, alors, ce n'est plus la peine de changer de méthode...

Cette toilette du village, voilà qui nettement indique l'abbaye. On balaie les moindres recoins, on range les outils qui traînent, on raperche les échelles, on ratisse les sentiers... Et dans les maisons !... De la cave au grenier, je vous dis... Toutes les pièces, tous les corridors, tous les cagnards !... J'ai même vu l'Augustine qui récurait la cage à poulets... Passez-vous dans la rue, vous entendez partout le crissement de la brosse de risette, et regardez-vous par les fenêtres, vous voyez, sur les tables, et les jambes en l'air, tous les tabourets... Et les conciliabules au coin des rues !... Si vous voyez le syndic arrêté à causer avec l'agent de police, ils parlent de l'aménagement de la grande salle en cas de pluie, si vous voyez le père Bessat et le vieux François qui, à eux deux comptent cent soixante-trois années, ils remuent les souvenirs d'anciennes abbayes...

— Te rappelles-tu, François, en soixante-neuf, cette abbaye où il avait tant plu ?

— Pardine, au banquet on ne réussissait pas à finir la soupe à cause que les assiettes se remplissaient à mesure.

— C'est que, dans ce temps-là, la cantine n'était pas couverte.

— Ma foi non, on n'avait pas tous nos goûts-goûts comme ceux d'à présent, on nous donnait

des choux et du bouilli, et puis qu'on trouvait ça bon.

— Et puis, à présent qu'ils ont du rôti et des petits pois, crois-tu qu'ils se régalent mieux ?

— Ma foi non, et puis, de notre temps, on savait mieux s'amuser qu'eux.

— Et puis les filles !... c'était au moins des filles, en dansant on tenait au moins quelque chose... te rappelles-tu la Rosine ?...

— Et la Marie au tambour...

Ils s'en vont en s'appuyant sur leurs cannes...

Là-bas, au coin de la laiterie, l'Augustine et la Sophie parlent des prix...

— Il paraît qu'il y en a de toute beauté, une bassine à confitures, par exemple... si seulement Jules pouvait l'avoir.

— Il paraît que tout le monde aura un prix.

— Oui, ils ont même acheté un prix de consolation pour le tout dernier, c'est un moulin à poivre qui coûte huitante centimes.

— Oh bien alors, tu peux compter que ce sera pour mon Eugène qui ne sait rien faire que des trous pour les grillets.

— Que veux-tu, tout le monde ne peut pas tirer comme ce monsieur Hartmann...

Là-bas, en face de l'auberge, sur ce banc au soleil, voilà pourtant quelqu'un qui ne pense pas à l'abbaye. C'est la mère Duvillars. Elle a un catarrhe chronique, et tousse à fendre l'âme. Ces derniers jours, elle a bien baissé. Dans la maison, on entend ses deux petites-filles qui rient aux éclats. Elles se réjouissent pour l'abbaye, elles ont fait des robes roses si jolies... Mère Duvillars, cramponnez-vous pour ne pas mourir avant l'abbaye... Puisque vous ayez tant fait que d'arriver à huitante-six ans, tâchez de tenir encore quatre ou cinq jours... Croyez-moi, mère Duvillars, si vous voulez que vos petites-filles pleurent sur vous et non sur leurs jolies robes roses...

Tout à coup, dans la rue et sur la place, une rumeur s'élève. Tout le monde regarde du côté de l'église où Félix, le couvreur, est en train de hisser le drapeau fédéral qui flottera pendant la fête. Lentement, de crampon en crampon, il s'élève contre le toit aigu... Tout le monde retient son souffle. L'Augustine et la Sophie poussent de sourdes exclamations, la mère Mercet murmure : Mon Dieu que c'est beau d'être jeune... La grand-mère Duvillars cesse de tousser et perd son air accablé... Maintenant, il est en haut. De la main gauche, il se tient, de la droite, il tire à lui le drapeau, lentement le hisse et le plante dans l'anneau de fer... Contre le doux ciel du crépuscule, tous ces gestes lents ont l'air d'un rite.

En disant que c'est beau, cet homme qui, pour dédier à la patrie la fête de son village, hasarde sa vie, je ne crois pas me tromper... Et voilà justement la mère Mercet qui pense comme *moi*, elle a la larme à l'œil. Riez d'elle si vous voulez.

Maintenant, contre le doux ciel mauve, le drapeau flotte... Demain matin, un coup de canon annoncera que la fête commence, et les citoyens, après avoir bu une tasse de café et mangé un brisselet, mettront le fusil à l'épaule, et partiront pour le stand. *J.-L. Duplan.*

EN FACE

Un poivrot parisien, parcourant une rue, devait s'arrêter au numéro 125. Mais, comme il n'y voyait plus clair, il interrogea un agent.

— Pardon, Monsieur, le numéro 125, s'il vous plaît ?

— 125 ? Trottoir en face !

— Ah ! ah ! Trottoir en face, merci.

Il traversa la rue et atteignit le trottoir indiqué. Puis, pour plus de sûreté, il demanda à un autre agent qui se trouvait là :

— C'est bien ici, n'est-ce pas, le trottoir d'en face ?

— Le trottoir d'en face ? fit l'agent, mais non, voyons... il est de l'autre côté.

— J'en viens, et l'on m'a dit que c'était ici !

A l'école. — Mon petit Jules voulez-vous me dire ce que c'est que le ciel ?

— M'sieur, c'est le plafond de la terre.

LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

— J'ai tout ce qu'il faut à la maison, mademoiselle, merci mille fois, mademoiselle.

Ah ! ce n'est pas Lina, la femme de chambre, qui eût fait une telle réponse ! Non, décidément, elle ne comprenait pas cette fierté chez des villageois. Et s'ils l'avaient amusée au début, maintenant ils l'exaspéraient presque. A ses yeux, Marc-Antoine, un instant mis à part, était redevenu le paysan mal habile et le maître d'école raisonneur. Pis encore : il faisait des vers. L'ennui rend insociable d'abord, ensuite méchant. Elle devenait, dans tous les cas, injuste. Sa politesse un peu hautaine, son rire indéfinissable, son air distant la rendirent, tout à coup, fort peu charmante, malgré ses yeux bleus gris et son extraordinaire chevelure.

Mariette, bousculée un matin à propos d'eau chaude était venue pleurer à la cuisine.

— Elle est insupportable. Je ne sais plus comment faire pour la contenter.

Mais tante Julie l'avait consolée, excusant ces vivacités, les expliquant :

— Tu comprends. Elle est malade. Il ne faut pas lui en vouloir. Elle n'y peut rien, cette demoiselle. Si elle n'avait pas été malade, elle ne serait pas venue ici. C'est donc qu'il faut lui passer quelque chose.

Catherine grommela :

— C'est une « piorne », rien d'autre. C'est malade quand ça veut. Si la mère n'était pas toute aux petits soins autour de mademoiselle, ça marcherait autrement. Bien, il y aurait fait beau voir que ma sœur Méry, qui était pourtant pleine de « rhumatisses» ait mené un pareil train par chez nous. Oui, il y aurait fait beau voir !

Tante Julie les apaisait toutes deux, surtout Catherine qui, dans ces moments d'indignation, ne parlait rien moins que de brûler le rôti et de faire trancher la crème. Mais, c'étaient propos de bonne femme. Elle avait trop la fierté de ses talents culinaires pour s'exposer à un blâme, et trop de fierté de la maison pour exposer tante Julie à une remarque désobligeante.

Madame Gerbier paraissait, elle aussi, plus déprimée et plus lasse que d'habitude. A table, elle ne parlait pas ; Pauline non plus, d'ailleurs, et Marc-Antoine, que cette attitude déroutait, trouva bientôt d'excellents prétexes pour ne plus paraître aux repas. Tantôt il avait à faire au village, tantôt dans les chalets du haut, tantôt ici, tantôt là. Ces absences régulières et soudaines ne passaient pas inaperçues. Pauline disait :

— C'est un homme fort occupé que M. Dupertuis. On voit qu'il a en mains les affaires municipales.

Tante Julie ne répondait pas, Pauline en était pour ses frais de moquerie. D'ailleurs sa méchanceté à coups d'épingle s'exerçant aussi bien sur sa mère que sur les indifférents. On aurait dit que Mlle Gerbier s'efforçait à déplaire ; et ceux qui cherchaient à la satisfaire la contrariaient visiblement. Mécontente de tout, elle dépréciait tout.

Marc-Antoine n'y comprenait rien et, naïf, s'attribuait même un revirement si absolu.

— Mais, alors, que lui ai-je fait ? Ai-je été impoli? Ai-je été trop familier Ai-je manqué de complaisance ?

Les dernières paroles échangées avec Pauline — en dehors des devoirs de courtoisie et des banalités courantes — avaient suscité une nouvelle escarmouche. On parlait d'un vieux bourgeois de Fiermont, entretenu par la commune et dont la méchanceté, la mauvaise humeur permanente, étaient proverbiales dans la montagne. On disait : « Crouïe comme David Peter » ou « Gringe comme David Peter ». Le pauvre était devenu un terme de comparaison. Et Marc-Antoine, prétendait que lorsque les gens sont mauvais, ce n'est pas toujours parce qu'ils sont pis que les autres, mais c'est simplement parce qu'on ne les aime pas.

Cette idée amusa beaucoup Pauline.

— Mais, monsieur, dit-elle, il faudrait aussi qu'ils fissent quelque chose pour qu'on les aimât. On ne peut pourtant pas caresser les orties parce que c'est involontairement qu'elles brûlent.

— Faire quelque chose pour être aimé, mademoiselle ? Cela, bien souvent, ne suffit guère. Nombre d'entre eux ont débuté par là, mais on les a rabroué pour diverses raisons, pour leur laideur, ou pour leur bétise, ou pour leur misère, que sais-je ? Alors, ces gens-là se sont dit : « Si j'étais bon et doux et tendre, ça me ferait beaucoup de peine qu'on ne soit pas gentil avec moi, qu'on ne me dise jamais de ces jolis mots comme je voudrais qu'on m'en dise. Alors je suis devenu désagréable, bourru, hargneux. Et si on me hait, je peux dire : tu ne l'as pas volé. » Voilà ce qui s'est passé pour beaucoup de ces pauvres diables.

Pendant tout ce petit discours, un peu pédant il est vrai, Pauline avait regardé Marc-Antoine et ce regard, qu'aiguisait un beau brin d'ironie, n'avait rien d'amiratif. Les derniers mots prononcés, elle se leva, s'inclina avec une politesse effectée et dit :

(A suivre). G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Aux habitués du Théâtre Lumen : La direction avise le public que, devant effectuer une transformation dans sa salle, l'établissement sera fermé du vendredi 5 au jeudi 11 août 1927 inclus. A partir du vendredi 12 août jusqu'au jeudi 18 août inclus, spectacles en soirée seulement, et dès vendredi 19 août, reprise habituelle des représentations.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, « Les Mains d'Orlac », magnifique production artistique et dramatique réalisée par Robert Wiene, d'après le roman de l'écrivain français : Maurice Renard. Au même programme, Raymond Griffith dans « Raymond gagne le prix ! », comédie sportive et humoristique en 3 parties. Aux actualités : les grandes manifestations de Vevey, film tourné à Vevey, en août 1927. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 7, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

Achetez vos chemises chez le spécialiste
DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE
Atelier spécial de **Réparations** de **Montres, Pendules** et **Réveils** en tous genres
Elie MEYLAN
Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE **Solitude 7**

Dégustez tous
les excellents vins
Aigle et Yvorne 1926
Ch. HENRY, Aigle
Tél. 78

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS
Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 **Lausanne**

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27 Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix. Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.